



Lacan sens dessus dessous

Myriam Perrin : Éric Zuliani, psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP, secrétaire du directoire de l'ECF, a généreusement accepté de se prêter à l'interview de *Lacan sens dessus dessous*. La phrase dont il a choisi de parler est un passage du *Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*¹ : « Devrions-nous pousser l'intervention analytique jusqu'à des dialogues fondamentaux sur la justice et le courage, dans la grande tradition dialectique ?

C'est une question. Elle n'est pas facile à résoudre, parce qu'à la vérité, l'homme contemporain est devenu singulièrement inhabile à aborder ces grands thèmes. Il préfère résoudre les choses en termes de conduite, d'adaptation, de morale de groupe et autres balivernes. D'où la gravité du problème que pose la formation humaine de l'analyste. »

Éric Zuliani : Ce texte m'a arrêté la première fois que je l'ai lu, il y a fort longtemps, puisque c'est le deuxième livre de psychanalyse que j'ai acheté – le premier étant les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, j'avais quatorze ans – alors que je commençais à étudier le métier de l'éducation ; j'ai essayé de le lire, tout seul évidemment, ce qui fut compliqué.

MP : Quels signifiants t'avaient accroché ?

ÉZ : J'avais été retenu curieusement par la question de la fin de l'analyse : « Où ce renvoi doit-il s'arrêter ? »² dit Lacan un peu plus haut, alors que je n'avais pas encore commencé d'analyse. C'est cela qui est étonnant.

MP : Tu as commencé par la question de la fin.

ÉZ : En effet. J'étais jeune homme et pas forcément très bien dans mes baskets et le deuxième terme qui a retenu mon attention, c'était celui de « courage » parce que ça ne faisait pas parti de mon champ de réflexion ; où c'était plutôt la couardise !

MP : Cela fait référence à l'acte ?

ÉZ : Oui. Sans doute qu'à l'époque je n'avais pas vu cette dimension de l'acte, ni même ne l'avait expérimenté. Il me vient une anecdote assez récente : il m'est arrivé en analyse, après une séance où j'avais dit quelque chose, de ne pas avoir le courage d'aller à la séance suivante. Il m'a fallu une semaine pour répondre à ce que j'avais dit à la séance précédente. Cette expérience me fait apercevoir que la question du courage a toujours à voir avec un dit, on peut la réduire à la question d'un dire.

Mais à l'époque où je lisais ce passage, j'étais plutôt dans une ambiance où l'on essayait de résoudre pour moi mes problèmes « en termes de conduite, d'adaptation et de morale de groupe » comme dit Lacan. J'avais un style un peu revêché, j'étais sensible à la question de la justice, et en effet, il y en avait toujours un qui tentait de résoudre le problème que je posais en termes d'adaptation par exemple. Tout cela se jouait à l'école des savoirs suspects.

MP : Veux tu dire que tu étais resté, disons le en termes freudiens – toi qui est un amoureux des textes freudiens – à « certains stades, mêmes fâcheux, de développement »³.

ÉZ : Tout à fait, c'est bien vu. Un *stade fâcheux* qui perdurait, les études perdurant.

MP : Ce passage du séminaire, c'est en fait ta rencontre avec l'enseignement de Lacan ?

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 308-309.

² *Ibid.*, p. 308.

³ Freud S., « Pour introduire la discussion sur le suicide », *Résultats, idées, problèmes*, tome I, Paris, PUF, 1984, p. 132.

ÉZ : Oui, et quand tu m'as demandé de choisir une phrase, c'est tout de suite ce passage auquel j'ai pensé. Il était là, il attendait, il n'avait pas été oublié et au fond je suis content d'en parler.

MP : Que dire sur « la formation humaine de l'analyste » ?

ÉZ : Alors, justement, j'avais été arrêté par cette curieuse expression, que Lacan utilise également en parlant du symptôme. Dans le texte « Allocution sur les psychoses de l'enfant »⁴, il fait en effet référence à *l'inhumanité*, et que le symptôme est la *formation humaine* pour contrer ce qu'il y a d'inhumain. « La formation humaine de l'analyse » a aussi à voir avec le destin qu'on réserve à son symptôme dans une analyse. Et à l'époque où je lisais ce passage, j'avais des symptômes qui étaient comme des obstacles ; s'ils sont toujours là, ils sont davantage des points d'appui, ou comment faire de son symptôme un point d'appui pour son existence.

MP : C'est aussi une question d'actualité, la formation de l'analyste, c'est une question d'École.

ÉZ : Oui, j'ai travaillé de très près cette question dans ma responsabilité de secrétaire du directoire, aux côtés de la Présidente Patricia Bosquin-Caroz, dans la préparation des journées *Question d'École* sur la passe et le contrôle, journées qui ont suscité à nouveau du désir autour de ces questions. De plus, il était apparu à P. Bosquin-Caroz que, face à la suspicion qui déferlait sur le champ psy, notamment autour de la question du traitement de l'autisme, il fallait faire valoir d'autant plus notre formation, faire valoir aussi la dimension de l'incurable du symptôme. Jacques-Alain Miller avait aussi fait valoir la demande de sécurité qui émane de partout. Eh bien, la question de la passe et du contrôle répond bien mieux que des réponses en termes de conduite, de morale et d'adaptation. Il y a en effet, dans notre modernité, un souhait d'une moralisation des pratiques. Eh bien, avec des journées comme *Question d'École*, il n'est pas question pour nous de moraliser les pratiques. On s'y prend autrement.

MP : En effet, ce passage de Lacan évoque aussi des questions très contemporaines, de ce qui oriente une pratique ; on pense à l'insistance des protocoles et à ce qui peut y résister : le désir.

ÉZ : Dans ce passage, Lacan utilise le terme de conduite, qui est un très vieux terme ; alors qu'aujourd'hui on a plutôt affaire au comportement et au comportementalisme. Et « la morale de groupe » évoquée, c'est à mon avis le discours courant qui traite la mauvaise conduite ou le trouble du comportement en termes de réadaptation. Lacan qualifie tout cela de « balivernes ». Sans doute, cela avait aussi retenu mon attention à l'époque. C'est la radicalité avec laquelle Lacan écarte un certain nombre de points de vue qui m'a interpellé. Il ne fait pas dans la demi-mesure.

MP : Donc, ce qui tu as attrapé, c'est aussi l'acte de Lacan, son éthique qui sous-tend ce propos ?

ÉZ : Oui, c'est ce qui me manquait à l'époque : comment s'orienter. Je percevais les balivernes, les faux savoirs puisque j'ai une longue histoire avec le savoir scolaire et universitaire, donc je sentais les choses, mais pouvoir juger et dire que quelque chose ne vaut pas ou que quelque chose vaut, c'est autre chose. Mon attention a été retenue par ce pouvoir de trancher. Et en effet, c'est la question de l'acte que tu évoquais. Le signifiant *justice* renvoie aussi à cette capacité à juger les choses. La question de se faire un jugement devait être une de mes préoccupations. J'avais, dans mes études, perçu combien la question du savoir était compliquée, que des savoirs étaient faux comme dit J.-A. Miller dans son texte « L'enfant et le savoir » ; les enfants sont sensibles aux faux savoirs dit-il, et moi j'y étais sensible.

MP : Lacan dit que l'homme contemporain est inhabile.

⁴ Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 361.

ÉZ : Oui, alors sans doute que le signifiant débile aurait sa place là.

MP : C'est aussi la question de la transmission que Lacan évoque là.

ÉZ : C'est en effet ce qu'évoque Lévi-Strauss, l'homme contemporain est inhabile car il se croit né de lui-même.

MP : Auto-engendré.

ÉZ : Il y avait quelque chose comme cela dans ma posture qui était de se débrouiller seul, seul à m'orienter dans l'existence. Il y avait quelques autres parce qu'il y avait l'école, et je me débrouillais pour rencontrer des enseignants qui valaient le coup à mes yeux et qui me permettaient de m'orienter. Je suis frappé de la contingence dans mon existence, celui de la rencontre, quelqu'un qui dit quelque chose ou qui ne dit rien. La question est comment on se débrouille dans l'existence, bien sûr rien n'est écrit, il faut donc tout écrire soi-même, avec quelques autres tout de même, mais il ne s'agit pas de l'écrire en termes de conduite, d'adaptation, de morale de groupe.

MP : C'est très enseignant pour notre orientation aujourd'hui : il ne s'agit pas de réadapter, ni de ré-éduquer comme font les TCC ; il ne suffit pas non plus d'écouter, c'est la psychothérapie qui fait cela, mais l'accent se met plutôt sur « lire un symptôme ».

ÉZ : Oui, et cette question resurgit pour moi dans ma pratique, je travaille dans un ITEP. On peut vouloir résoudre les choses « en termes de conduites, de réadaptation et de morale de groupe et autres balivernes ». C'est une question qui se pose toujours. Lacan disait d'ailleurs que l'analysant pouvait même pour lui-même dériver vers des explications en termes de conduites, d'adaptation pour ses propres symptômes. Ce qui veut dire que la formation de l'analyste doit être d'autant plus exigeante.

MP : D'où l'usage par Lacan du signifiant de « gravité ».

ÉZ : D'où la « Gravité de la formation humaine de l'analyste ».

MP : Dans « Télévision », Lacan déplie, à la suite d'une question de J.-A. Miller, la différence entre la psychothérapie et la psychanalyse, il dit : *je vais vous étonner la psychanalyse n'est pas du côté du sens, et encore moins du côté du bon sens. Le bon sens amène au pire*⁵. En t'écoutant, ces balivernes me faisaient penser, comme dit Lacan, au fait que le bon sens c'est la tragédie, alors que le hors-sens, c'est plutôt le comique.

ÉZ : J'ai toujours trouvé que le bon sens était un fardeau pour l'être humain. Je dis fardeau parce que j'ai commencé ma pratique avec des tout-petits, de très jeunes autistes, et évidemment la question du sens est radicalement exclue de ces rencontres, sinon elles ne peuvent pas avoir lieu. Je me suis fait cette idée parce que je voyais que le sens, le bon sens, le sens commun, pouvait déclencher des crises terribles pour eux. Ces sujets souffrent du sens. C'est un paradoxe. Dans une visée psychothérapeutique, on a plutôt idée que c'est un manque de sens qui fait souffrir. J'ai plutôt l'idée que ce sont les significations inconscientes qui entravent le sujet, qui l'empêche de respirer. Et j'ai toujours considéré l'analyse comme un allègement, une série d'allègements ; allègement de quoi sinon du sens qui du coup laisse la possibilité d'évoluer dans le registre du hors-sens. C'est très important ce registre du hors-sens quand on travaille avec des sujets autistes qui sont dans un radical non sens, mais dans lequel on peut évoluer quand même. On s'aperçoit que cette pratique du *Witz*, du jeu de mots par homophonie, a toute son importance.

MP : C'est l'accueil du réel auquel ils ont affaire vers un traitement de la jouissance. Donc la formation de l'analyste a toute son importance.

ÉZ : Elle est plus que jamais « gravité ». Et aussi, il s'agit de saisir quel est le point de gravité de la formation de l'analyste.

MP : Merci, Éric.

⁵ Cf. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 513.